

de la Chambre. Il rappelle tous les souvenirs qui se rattachent à cet édifice où depuis plus d'un demi-siècle siègent nos assemblées législatives. Il entre dans les détails les plus circonstanciés des événements grands et petits dont ce palais a été le théâtre. Il décrit la salle des Pas-Perdus, les bureaux, la salle des conférences, la salle de distribution, la chapelle, etc., etc., et initie le lecteur aux opérations et aux mœurs parlementaires.

Nous publions l'introduction, où l'auteur explique le plan de son voyage original ; nous y joignons une partie du chapitre où il s'occupe des dispositions intérieures de la Chambre.

« On voit à l'entrée de l'Escurial un pauvre aveugle qui vint, il y a quarante ans, chercher un asile dans ce palais monastère, lorsqu'il brillait de toute sa splendeur. Ce monument, fameux au seizième siècle, est déchu aujourd'hui de sa magnificence, ses moines sont dispersés, et l'aveugle qui survit à tous ces désastres est devenu le guide obligé des voyageurs qu'attire la célébrité du lieu. Il les conduit, de la salle du Trône dans les caveaux des rois, de la salle d'armes des vainqueurs des Maures dans les cellules abandonnées des simples moines, jadis plus puissants que les souverains. Il vous arrête à chaque pas pour vous rappeler de glorieux souvenirs, pour vous faire voir de miraculeuses reliques, devenues de simples objets d'une profane curiosité. Il vous montre les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres en architecture, en peinture, en sculpture, ou vous indique tristement sur les murailles grises et nues la place qu'ils occupaient, comme s'il avait pu les voir et les admirer.

« Moi, slave de nation, élevé dans les rangs de soldats barbares, je me suis trouvé jeté par hasard aux portes du temple constitutionnel, aussi ignorant des principes de la Constitution que le guide des merveilles de l'Escurial. J'ai suivi les débats parlementaires, j'ai écouté religieusement, souvent sans les comprendre, les discours qui ont fait l'admiration du monde entier, et je viens m'offrir à vous surtout, nobles étrangers qui cherchez à pénétrer les mystères du gouvernement représentatif et à étudier ses vérités, pour être vos guides dans le temple où la souveraineté populaire, entourée de toute la pompe et de tout l'éclat de la royauté, a établi son siège depuis plus d'un demi-siècle.

« Mais, Slave, qui es-tu ? allez-vous me demander sans doute. Je vous répondrai aussi naïvement que l'aveugle de l'Escurial, lorsqu'un jour, pressé par mes questions indiscrètes, il se mit à me raconter les épisodes de sa vie, racontant tantôt les guerres étrangères, tantôt les révolutions intérieures de son pays, qui maintes fois ne lui avaient pas permis d'assister aux offices ou d'entendre les longs sermons de ses révérends maîtres.

Il y a quatorze ans, après avoir combattu pour l'indépendance et les libertés de mon pays natal, qui engagea en 1830, au bruit de votre révolution populaire, une lutte désespérée contre le plus puissant potentat du monde, je suis arrivé dans cette ville, que vous nommez la capitale du monde civilisé. Je me suis établi dans le quartier des étrangers opulents et des pauvres exilés, où les premiers ont sous la main toutes les jouissances du luxe et de la vanité, toutes les douceurs de la vie, et où ceux-ci viennent délier la misère et endormir leurs douleurs dans le bruit et le mouvement.

« Je n'avais ni parents ni amis ; mais j'avais un voisin qu'un riche eût désigné et qu'un malheureux voit toujours avec plaisir. C'était un frère d'armes, un descendant du

Tell, un Helvétien, républicain chez lui, absolutiste ailleurs, victime d'une révolution à laquelle il gardait rancune. Aussi pourquoi l'aviez-vous renfermé dans le carré du Louvre pendant les trois glorieuses journées où il se battit contre vous comme un lion, et comme il se serait battu contre les Cosaques et les habits rouges si le sort en avait autrement disposé ?

« Le hasard voulut que quelque temps après, tous deux, bien qu'à titres divers, nous trouvâmes un asile dans les rangs de la légion étrangère en Algérie, où nous pouvions à notre aise et en toute conscience guerroyer contre les Kabyles et les Bédouins.

« Liés d'une franche amitié, nous étions toujours prêts à nous rendre ces mille petits services qui s'échangent entre bons camarades condamnés à vivre en société des panthères et des chacals, avec des coups de fusil pour unique distraction. Nous avions les mêmes goûts, les mêmes occupations, les mêmes appointements, le même uniforme ; nous avions la même foi littéraire, nous pensions de même en religion, mais nous différons complètement d'opinions politiques. Nous discutons du matin au soir sur les deux grands principes qui se partagent aujourd'hui l'empire du monde.

« Mon ami, citoyen de la république helvétique et champion décidé du principe absolu, était partisan de cette obéissance passive que l'autocrate fait si bien observer dans ses états ; moi, sujet façonné pour le despotisme le plus complet, je prenais chaleureusement la défense du principe constitutionnel et des baïonnettes intelligentes.

« Quelle bizarrerie cependant, me disais-je ! Si en 1830, moi Slave, officier de la garde de l'empereur Nicolas, moi qui ai tourné mon épée contre lui, si j'eusse pu, par un coup de baguette d'une fée quelconque, permuter avec mon ami l'Helvétien, alors capitaine dans la garde suisse du roi Charles X, quelle différence n'y aurait-il pas eu dans notre sort ? ne nous en serions-nous pas mieux trouvés ? Lui serait aujourd'hui à Saint-Petersbourg, dans le palais d'hiver du Sa Majesté Impériale, choyé, honoré, comblé de grâces et d'honneurs ; moi je logerais peut-être aux Tuileries, avec bon feu, bonne table, et sans souci du lendemain, comme tant d'autres qui dans les mémorables journées de Juillet ont fait preuve de courage et de dévouement intelligent à la France constitutionnelle.

« Bientôt nous nous séparâmes. L'ordre nous était venu de changer les déserts de l'Afrique pour les montagnes arides de l'Espagne.

« La Péninsule se débattait alors douloureusement dans les dernières convulsions du despotisme et du fanatisme réunis. Il s'agissait de savoir si là le vieux monde prévaudrait momentanément contre le nouveau, et nous allions combattre pour les libertés constitutionnelles. Mon Helvétien s'y refusa net et rentra en France. Quant à moi, bien que j'eusse désiré m'en tenir à ma seconde patrie, la France, je me laissai séduire par l'idée de contribuer à l'émancipation d'une nation chevaleresque.

« Je quittai donc les bivouacs et le soleil brûlant de l'Algérie, où j'avais au moins du vin, quoiqu'un peu frolé, du lard tant soit peu rance, pour les châteaux en Espagne, où je ne trouvais le plus souvent que ces affreux carlistes, plus cruels mille fois que les Arabes et les Kabyles. Les séides de l'absolutisme nous accueillirent, nous champions des libertés de leur pays, en mettant nos têtes à prix, comme on ne le fait plus dans les

pays civilisés que pour les rats, les loups et les chiens enragés.

« Si l'Espagne constitutionnelle ne me fut pas plus propice que l'Afrique barbare, elle me traita du moins avec la même générosité que ses propres enfants. Elle m'offrit avec un beau soleil, un air pur et embaumé, une perspective brillante, des grades, des croix, une fortune... en espérance. En attendant, elle me tenait enfermé dans d'odieuses bicoques décorées du nom pompeux de forts et de places fortes, sans pain, sans solde, et surtout sans gloire !

« Je quittais l'Espagne, léger d'argent et la bourse vide, sans regret, je dois le dire, et pour cause, lorsque je fus assailli par des brigands qui m'attendaient l'escopette en main à la gorge d'un défilé, pour me faire subir une dernière inspection. Ils me croyaient sans doute chargé des dépouilles de leurs églises et de leurs saints autels, ce dont le ministre constitutionnel qui nous avait appelé à servir la liberté en Espagne s'était très bien acquitté de lui-même et sans aucune assistance de notre part, sans doute dans l'intention louable de ramener la religion à sa simplicité primitive.

C'est ainsi qu'après avoir guerroyé pour la nation chevaleresque de l'Europe, je me retrouvai sur les bords de la Seine plus pauvre que je n'y étais venu la première fois, après avoir combattu les Russes barbares. J'avais du reste tout le loisir de réfléchir sur la meilleure forme de gouvernement et sur mes tribulations de croisé constitutionnel.

« Je me promenaï libre au milieu des belles rues et des places superbes de la plus magnifique cité du monde, sans craindre ni les espions de l'Empereur Nicolas, ni CHARELGOUS du roi Charles V ; mais ni les chefs-d'œuvre de vos palais, ni les trésors de vos bibliothèques n'ont pu me distraire ni me faire oublier un instant cette chose si vulgaire qu'on appelle déjeuner et diner, et à laquelle, dans d'autres pays moins heureux, dans le mien par exemple, on ajoute le goûter et le souper, mots que les Parisiens, bien à tort, semblent avoir retranchés de leur vocabulaire.

« Je faisais alors de curieux rapprochements entre l'esclavage au milieu des contrées barbares, mais fertiles et hospitalières, et la liberté sans pain et sans gîte dans la capitale du monde civilisé. Je le confesse, pardonnez-moi, frères slaves et libéraux de tous les pays, je ne me sentais alors aucune disposition à brûler mon encens sur l'autel de la liberté, la déesse fût-elle même coiffée d'un bonnet rouge.

« Pendant que je me demandais s'il ne vaudrait pas mieux servir le pacha d'Egypte ou l'empereur de Maroc que de mourir de faim sur le glorieux pavé de Paris, un noble ami, voyant ma peine, me dit un jour : « Mon cher, vous avez combattu pour les libertés constitutionnelles au nord et au midi de l'Europe, et la fortune vous a tourné le dos ; vous vous êtes trompé d'époques ; le siècle est à la paix et ne se passionne plus pour les coups de fusil ; changez votre épée contre une plume ; défendez les mêmes principes par vos écrits, et vous serez plus heureux. »

« Mon ami avait de moi une meilleure opinion que moi-même.

« — Mais, lui répondis-je, je ne sais que marcher au son du tambour, manier un fusil, et monter la garde ; à vingt ans, mon ambition se bornait à crier NOUVEAU ! en défilant devant mon souverain ; heureux quand ses regards bienveillants daignaient se fixer sur